

Commentaires

Numéro 24, juillet–août–septembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (24), 69–73.



CASANOVA
Un voyage libertin
Chantal Thomas
Denoël, 1985; 33,00 \$

Évoquer Casanova, c'est d'emblée faire surgir des images et des significations contradictoires, fort justement représentées par Ettore Scola (*La nuit de Varennes*) et Federico Fellini. Chez le premier, Casanova (Mastroianni) apparaît, même en son déclin, avec l'aurole de ses séductions et de ses impostures, léger et brillant malgré le ravage des ans. Chez le second, le plus célèbre des Vénitiens (Sutherland) devient un vulgaire automate priapique nullement jouisseur, puis un vieillard hargneux que la fréquentation des cours fastueuses n'a guère préparé à apprécier la rusticité de la Bohême, où il meurt en 1798.

Pour Chantal Thomas, Giacomo Casanova de Seingalt est loin de cet automate dénué de tout esprit ludique. Il est, dit-elle, «absolument un homme de loisir (...) qui ignore le poids des complications amoureuses». Ce qui fait tant courir Casanova, c'est la curiosité, pas la nécessité. Si Casanova se déplace ainsi d'une capitale européenne à une autre, c'est pour rencontrer des gens célèbres et riches et, bien sûr, des femmes. Toutefois, la seule raison qui fait de Casanova un libertin plutôt qu'un mari

fidèle, ce n'est pas tant le désir du sexe féminin comme tel (pareil chez toutes), mais la curiosité que suscitent un nouveau visage, un nouveau corps: tout ce qui laisse entrevoir une nouvelle manière amoureuse.

L'énigme résolue, Casanova poursuit son périple dépourvu d'affects (il est ici diamétralement opposé au Werther de Goethe qui se déplace pour guérir son mal d'amour). Casanova est essentiellement mondain, affectivement détaché, quelqu'un pour qui le sentiment est impensable et la mémoire, un encombrement inutile: l'expérience n'enseigne rien «sinon la tristesse d'enlaidir». Casanova est cependant loin du machisme de don Juan: ces dames lui ont textuellement appris qu'il fallait les prendre avec des gants, ce à quoi il doit obtempérer. Au risque de contredire plusieurs détractrices (fascinées?) du mythe, les femmes n'étaient donc nullement les victimes des séductions casanoviennes, et le plaisir et l'absence de sentiment étaient sans doute réciproques.

Tout cela ne doit pas nous faire oublier que cette «figure singulière, irréductible à nos concepts modernes d'intelligence et de désir» s'est constituée d'elle-même par la seule force d'une volumineuse autobiographie (*Mémoires* ou *Histoire de ma vie*). Sans cette entreprise baroque, le séducteur qui, adolescent, rêvait de devenir monsignore, n'aurait jamais autant frappé nos imaginaires et l'espace de nos représentations amoureuses.

Francine Bordeleau

**LE GRAND LIVRE
DU JAZZ**
Joachim-Ernst Berendt
Rocher, 1986; 32,95 \$

Enfin! Voici le premier livre complet sur la grande musique du XX^e siècle: le jazz. Remarquez, ce n'est pas trop tôt! Il aura fallu attendre 1986 pour



qu'un éditeur français, ou plutôt monégasque, daigne traduire un des ouvrages les plus célèbres sur le sujet et dont la première édition remonte à 1953.

Le *Das grobe Jazzbuch* original de Joachim-Ernst Berendt, constamment remanié au cours des six éditions précédentes, est une introduction merveilleuse à la musique afro-américaine (le jazz, c'est avant tout cela!). On y parle de tout ce qui fait son essence, les styles, les instruments et les instrumentistes dont on trouve une nomenclature incroyable, des orchestres, petits et grands et un chapitre magistral sur les éléments musicaux (improvisation, sonorité, blues, harmonie, etc.) qui personnalisent le jazz. Un livre à la fine pointe de l'actualité qui raconte aussi bien Duke Ellington et Lester Young que les *jeunes lions* de la génération actuelle, complété par une discographie exhaustive où chaque musicien d'importance même relative reçoit le crédit d'au moins un de ses enregistrements.

Le grand livre du jazz brille par son unité et son intelligence. Il démontre que la musique du temps de Bach et de Beethoven n'est pas étrangère à la conception actuelle du jazz, que celui-ci a une influence directe et importante sur toutes les musiques *pop* du siècle.

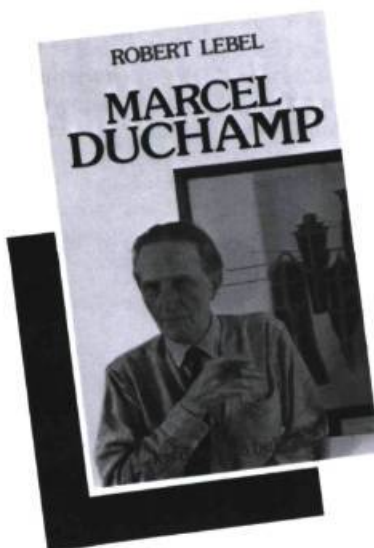
Un reproche? Pas vraiment, mais ce désir de tout dire en 600 pages a obligé l'auteur à comprimer certains éléments importants. Mais, il faut le dire, tout le monde trouve son compte dans cette encyclopédie en un volume, le non-initié comme l'amateur éclairé.

Gilles Chaumel

MARCEL DUCHAMP
Roger Lebel
Belfond, 1985; 25,95 \$

Avec une personnalité aussi énigmatique que celle de Marcel Duchamp, le témoignage des rares intimes suscite a priori l'intérêt. À l'occasion dédicatoire des œuvres du Maître, Roger Lebel est de ceux qui l'ont fréquenté sa carrière durant. Historien du surréalisme, poète, Lebel s'était déjà fait remarquer en 1959 avec *Sur Marcel Duchamp*. Épuisé depuis, ce texte réapparaît dans *Marcel Duchamp*, dernier livre de Lebel, dont il constitue la première partie, la seconde rassemblant une série d'analyses sur les pièces majeures de l'artiste. Une chronologie, une bibliographie sélective et une filmographie complètent l'ouvrage. De quoi sceller le binôme homme/œuvre, n'en déplaise à certains formalistes.

Cette alliance, Duchamp l'a consacrée lui-même. Comme le montre Lebel, la ruade de 1912 dans le chevalet et la création subséquente du *readymade*, entre autres, manifestent un refus de l'art traditionnel, reflet d'une société mercantile dont les belles assurances rationalistes avaient conduit tout droit à la boucherie de 14. Par son comportement et son sens de l'équivoque, Duchamp renverse l'ordre des choses et légitime sa mainmise sur le quotidien, dépassant en cela les intrusions du réel chez Braque et Picasso. Avec le projet du *Grand Verre* et les autres «machines», sa redéfinition de l'art et du statut de l'artiste



aiguille l'objet magnifié vers une quatrième dimension où cherche à s'opérer la fusion du temporel et de l'intemporel, du dicible et de l'ineffable. Bref, bien que fondée sur une vie affective particulière, toute une métaphysique du désir et de l'échec, régulatrice de l'humain en général, trouve son principe dans un dispositif idéal et plastique.

De là à faire de Duchamp le précurseur du pop-art, de l'art conceptuel, du body-art et de l'installation, par exemple, il n'y a qu'un «infra-mince» facile à franchir. Or sans oublier ses propres prédécesseurs, à commencer par Léonard, Duchamp reste ce stratège essentiel ayant permis le train des tendances contemporaines. Quant à la mystique autour de son nom, Lebel rappelle que Duchamp l'entretenait à dessein: n'ayant jamais désavoué autrement que par le sourire — celui peut-être de son anti-Joconde — les exégèses et détournements de son œuvre, il voyait là au contraire la preuve de l'ouverture de l'art sur les possibles.

L'art niant donc les réponses définitives au profit du soupçon perpétuel, Lebel pointe le sextant de sa mémoire vers l'astre Duchamp et y va aussi de ses interprétations. Elles en valent bien d'autres, certes, sauf que les siennes pro-

èdent d'une connaissance privilégiée du personnage et de son œuvre, tant visuelle qu'écrite. Le livre de Lebel s'apprécie mieux avec une culture préalable de la geste duchampienne — ce qui expliquerait ici, sans l'excuser, l'absence d'iconographie —, mais il n'en demeure pas moins un excellent guide pour qui entreprend le pèlerinage à Philadelphie.

Denis Hunter



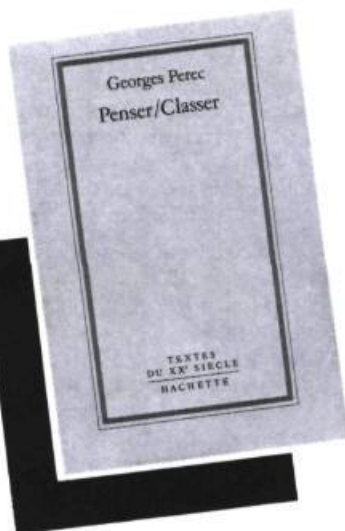
PENSER/CLASSER

Georges Perec
Hachette, 1985; 16,95 \$

«Le malheur veut que la plupart des listes sont aujourd'hui des palmarès: il n'y a que les premiers qui comptent.» Georges Perec, qui a lui aussi ce dada de l'inventaire, renverse l'échelle et s'attarde au contraire à des objets anodins, à première vue insignifiants. Ainsi, les quatorze chapitres qui composent *Penser/Classer* sont autant de regards posés allégrement sur des sujets aussi disparates que les lunettes ou l'art de ranger les livres. Et à chacun de ces thèmes, l'auteur manifeste la même volonté: classer les choses.

En fait, *Penser/Classer* est le titre de l'un des textes qui constituent ce livre, car ce recueil posthume rassemble des articles que Georges Perec a publiés, entre 1976 et 1982, dans divers journaux et revues. Seulement, ceux qui ont réalisé cet ouvrage dont Maurice Olander, Eric Beaumatin, Marcel Benabou et Ewa Pawlikowska ont choisi ces textes en fonction d'un même motif, le classement. Mais à ce thème central s'ajoute aussi celui de l'humour, et ceux qui connaissent l'œuvre de Perec ne s'en étonneront pas.

Ainsi, les «81 fiches-cuisine à l'usage des débutants» sont, à bien y regarder, toutes semblables; seul l'ordre des ingrédients varie. Quant aux «Emplois du verbe habiter»,



nous n'y avons peut-être jamais pensé, mais, nous apprend Perec, il existe une multitude de façons différentes de dire: j'habite telle rue ou j'habite Paris. Et l'environnement de l'auteur? Les «Notes concernant les objets qui sont sur ma table de travail» dressent un inventaire exhaustif des outils utiles ou affectifs qui occupent l'autel de l'écrivain. Enfin, à ces sujets d'apparence farfelue se joignent des réflexions à peine plus sérieuses sur la mode ou sur l'analyse «psychanalytique» que fit Perec.

Sans doute ce recueil de propos inusités laissera perplexe celui qui aura mis la main dessus par hasard ou par curiosité, mais, pour les fervents de l'auteur, ce *Penser/Classer* sera la pièce qui manquait à leur collection. Aussi, ces derniers reconnaîtront le caractère ludique qui anime certains ouvrages de Georges Perec dont ces mots croisés ou *La disparition*, ce roman policier dans lequel la lettre e n'apparaît jamais.

Isabelle Ferland

Ce qu'il faut lire est en

folio

Chraïbi
Le passé simple

Marc Cholodenko
Histoire de Vivant Lanon

René Depestre
Alléluia pour une femme-jardin

aux éditions
GALLIMARD

commentaires

L'ÉCRIVAIN ET LA CATASTROPHE

Ernesto Sabato
Seuil, 1986; 17,95 \$

Le récent passage de Greimas à Laval a donné lieu à deux déceptions: celle d'un public partagé entre le rire féroce et l'abattement de l'apostasie, et celle, plus intéressante, d'un Greimas stupéfait de rencontrer des sémioticiens *qui ne sont que ça*, qui ont fait de sa théorie un instrument d'analyse autosuffisant. C'est cette *déception greimassienne*, pourrions-nous dire, qui s'étale dans ce recueil d'essais. Sabato expose les limites de tous les fondateurs d'écoles et dénonce l'étroitesse d'esprit des «figoleurs d'idées» qui les suivent. En ce sens, ce qu'il appelle «les deux Borges» serait la figure de l'équilibre idéal: celui qui affirme et celui qui réfute étant réunis en un seul homme. S'attaquant à l'école de l'objectivisme littéraire, l'auteur du *Tunnel* confronte sans pitié sa psychologie de la jalousie à celle du Robbe-Grillet de *La jalousie* et recommande au pape du Nouveau roman de renoncer à la littérature (et de mieux surveiller sa femme, peut-être...). Il est vrai que le *nouveau* Robbe-Grillet s'entendrait maintenant avec Sabato sur la nature thérapeutique de son école. Certaines propositions de ce dernier (sur l'ontophanie de l'art, l'énantiodromie héraclitienne, la valorisation esthétique de l'erreur, etc.) se retrouvent dans *L'ange des ténèbres* et quelques autres (sur le métissage comme moteur de la culture contemporaine, etc.) sont des lieux communs de la pensée latino-américaine.

Et puisque ce livre constitue, au fond, une réflexion sur le sens du temps, Sabato ne pouvait mieux l'interrompre que sur un merveilleux portrait de l'énigmatique Léonard de Vinci, en qui il reconnaît probablement sa propre dualité d'homme de science et d'artiste et avec qui il partage le goût du mystère et du *sfumato*. Précurseur involontaire du *non-finito* et du baroque, ne peut-on voir de plus dans son *Codex Atlanti-*



cus, entre autres, ce qui se rapproche le plus du fantasme du Livre total qui obsède tous les Latino-Américains?

L'émotion dans l'essai est une qualité rare. Rendons hommage à Sabato qui dresse ici un réquisitoire de la bêtise, fait preuve de qualités empathiques remarquables et ne craint pas de redonner à l'exaspération de la subjectivité ses lettres de noblesse. Sémioticiens s'abstenir.

Christian Desfilets



AMOUREUX FOUS DE VENISE

En collaboration
Olivier Orban, 1985; 32,50\$

Quel titre motivé que celui-là!

L'ouvrage qu'il coiffe est né de la découverte de la passion commune de quelques amis pour cette belle ville au destin fragile. Les auteurs — écrivains, artistes, journalistes — se cachent derrière des personnages pour nous parler de Venise et de ce qu'ils y ont vécu ou éprouvé.

Par la plume de Catherine Hermaty-Vieille et de Gonzague de Saint-Bris, George Sand et Musset pour qui Venise a été le tombeau de leur amour s'écrivent tour à tour une lettre d'adieu où on les retrouve tels que les biographes et les écrits de George Sand nous les ont fait connaître. D'autres lettres, d'amour cette fois, celles que Henri III de France, dont le séjour d'une semaine à Venise «fut l'occasion de la plus grande fête jamais donnée en cette ville au XVI^e siècle», adressait quotidiennement à Marie de Clèves, princesse de Condé, qu'il désirait épouser, lettres informatives et tendres qu'il signait de son sang.

Impossible de les citer tous, mais tous les témoignages sont intéressants. On frémit à la pensée que Byron «nageait dans le Grand Canal» tous les après-midi. On est surpris quand Mme de Staël souligne qu'à Venise, «on prend congé de la végétation». Combien de voyageurs éblouis ont pensé à cela?

Poursuivons avec Proust qui avait si fort le désir de Venise qu'il y rêvait sans cesse, tout comme le narrateur de la *Recherche* qui y alla bien avant lui. Rilke, venu souvent à Venise, y tomba amoureux de la belle Aldemina. À Venise, Ruskin divorça d'avec sa femme, hippie avant la lettre, qui était devenue la coqueluche des palais du Grand Canal.

Quant à nous, au fil des récits, on visite Venise: la place Saint-Marc, le pont des Soupirs, le Lido, le Café Florian, les îles de Murano, Burano, Torcello, celle, moins connue, de San Francisco del Deserto, le Carnaval... De quoi vous inspirer de la nostalgie. Beaucoup

Ce qu'il faut lire est en

folio

Annie Ernaux
La place

Annie Ernaux
Les armoires vides

Jocelyne François
Les Amantes

aux éditions
GALLIMARD

commentaires

mieux que des récits de voyage ou des guides forcément secs, le bel hommage rendu à la ville de leur prédilection par ces *fous de Venise* donne envie d'aller la voir ou la revoir.

Louise G. Mathieu

ANALYSE D'UN MAL FRANÇAIS

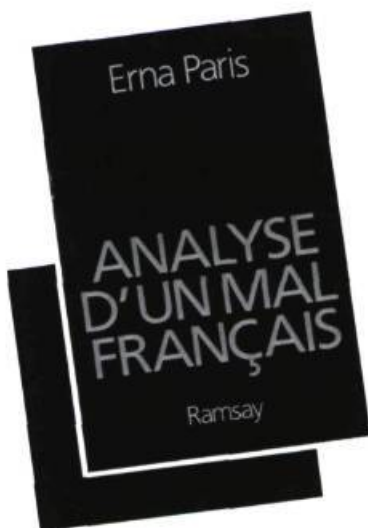
Erna Paris
Ramsay, 1985; 24,95\$

Le livre d'Erna Paris est, comme elle le désigne d'emblée, *l'histoire de blessures encore ouvertes*. L'histoire d'une France qui n'a pas encore intégré son propre passé, d'une France qui se dissimule derrière ses héros et ses fétiches, pour d'autant mieux cacher son second visage, conservateur et xénophobe.

La présence actuelle de Klaus Barbie en territoire français, celui qui fut le numéro un du nazisme allemand en France, pour subir son procès pour *crimes contre l'humanité*, réanime le souvenir de l'affrontement de ces deux France, l'une libérale, ouverte, l'autre retournée sur elle-même, que la Résistance de Jean Moulin et le gouvernement collaborationniste de Vichy incarnent de manière quasi mythologique.

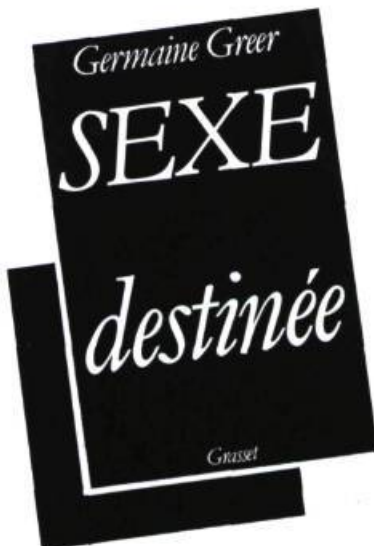
Certes, Klaus Barbie est le meurtrier de Moulin, *l'ennemi de ce que la France a de plus noble*. Mais il draine aussi le souvenir révélateur de la complicité unique de milliers de Français avec les forces nazies, élément *oublié* de l'histoire officielle. Pour les Juifs, aux premières tribunes de cette polémique, le retour du colonel nazi fait non seulement revivre les horreurs de l'ethnicisme hitlérien, mais rouvre les plaies de la collaboration de milliers de compatriotes, qui ont trahi les idéaux profonds de la France sous les pénombres de la xénophobie.

L'emprisonnement de Klaus Barbie dans les prisons



de Lyon, c'est le retour douloureux de la France sur sa propre histoire, une histoire attisée par le mythe d'un pays uni contre l'entreprise fasciste. L'ouvrage d'Erna Paris, c'est le questionnement d'une histoire qui reste, selon l'expression d'un journaliste parisien, à se réconcilier avec la vérité.

Yvan Cliche



SEXE ET DESTINÉE
Germaine Greer
Grasset, 1986; 19,95 \$

Il y a des livres dont les éditeurs fabriquent si bien les slogans pour les vendre qu'on croit les

avoir lus sans même les ouvrir. C'est malheureusement ce qui est en train d'arriver à l'essai de Germaine Greer. Elle remet en question, dit-on partout, le féminisme, la contraception, la révolution sexuelle, les acquis des femmes.

Or, tout cela est faux, entièrement faux. Ce livre n'est pas un retour en arrière, ce livre n'est pas du tout ce qu'on peut croire. *Sexe et destinée* est à la fois un livre d'histoire, un livre d'anthropologie, un livre de philosophie et de sociologie. La matière y est abondante: fécondité, stérilité, avortement, chasteté, démographie, famille. Les politiques du monde occidental à ce sujet sont non seulement contradictoires, mais dangereuses. Comme toujours les femmes en paieront le prix. Les politiques fabriquent aussi le destin de l'humanité. Les perspectives à long terme ne sont plus nécessairement roses.

Chaque chapitre interroge l'avenir mais aussi le passé. C'est parfois très long. On se dit que l'essai aurait mérité d'être raccourci. Mais on ne peut pas accuser Greer de manquer d'informations. Ce que nous avons dit et fait il y a une vingtaine d'années, nous commençons maintenant à en voir les résultats. Nous nous pensions dans la vérité, nous avons agi, mais que faut-il faire maintenant?

De quoi nous sommes-nous libérés? Greer refait ses classes à partir des faits nouveaux. Greer nous oblige à questionner nos petites vérités «féministes» ou autres. Rien mais absolument rien qui ressemble à un livre de droite.

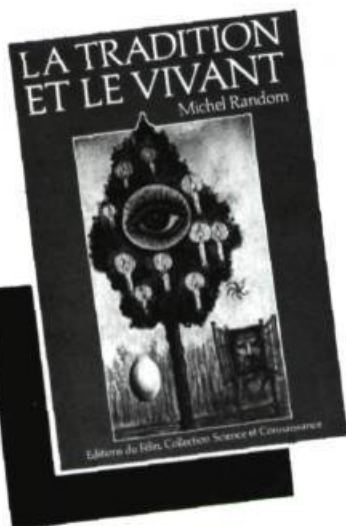
Marc Chabot

LA TRADITION ET LE VIVANT

Michel Random
Félin, 1985; 25,50 \$

Quels que soient les lieux et les époques où elle se manifeste, toute vraie tradition découle toujours de lois profondes et





naturelles. Elle porte donc l'empreinte du vivant.

Il y a ce qui surgit: mesurable et quantifiable dans l'espace-temps, et il y a ce qui est: informulable, hors de l'espace-temps, comme un éternel présent. Et ce qui est englobe tout. «L'homme et l'univers, le microcosme et le macrocosme, sont ensemble l'expression d'une même et unique harmonie et le miroir l'un de l'autre» (p. 13). L'unicité de la création est primordiale. «La réalité est toujours une, à la fois matérielle, psychique et spirituelle» (p. 32). Ainsi, cette structure ternaire, indivisible, complexe dans ses manifestations mais très simple par son essence (l'énergie du vivant ou la force créatrice), constitue le plan fondamental de l'univers.

La géographie sacrée, le pouvoir des symboles et des nombres, la tradition alchimique, l'art de nouer le ciel et la terre, l'effet karmique et la réincarnation, l'Imaginal, toutes ces notions dérangent. Car la vision de Michel Rando éclaire des avenues où l'esprit rationaliste, qui divise tout, n'ose s'aventurer sans chanceler. «Lire ce livre, c'est aussi peut-être tenter la traversée des miroirs, plonger la main au-delà des apparences du visible et de l'invisible» (p. 102). Cette démarche est une constance de la pensée traditionnelle et cela finit par impressionner

d'autant plus que la science moderne accorde désormais physique et métaphysique...

Marc-André Villeneuve

LE PARFUM DE LA SALLE EN NOIR

Michel Mesnil
P.U.F., 1985; 25,00 \$

La lecture des ethnologues et des anthropologues contemporains, ou celle d'un essai comme *Les stars* d'Edgar Morin suffirait pour nous en convaincre: l'homme d'aujourd'hui comme celui d'hier est un bouffeur de mythes. Sans doute y a-t-il quelque différence entre telle divinité cosmogonique et Humphrey Bogart, mais bien des analogies sont visibles à travers la sur-réalité accordée à leur existence et à l'univers où ils se meuvent.



C'est justement ce qui donne assise au *Parfum de la salle en noir* dont parle Mesnil. Un parfum de rêve, qu'il ne faut point trop vite placer hors du réel. Son essai est donc une apologie du cinéma, par conséquent une critique de la télévision et du film télévisuel. Ce qui manque profondément au petit écran pour remplacer le grand, c'est entre autres la nuit. C'est aussi la disproportion

protagonistes-spectateurs. Si la télévision transmet des faits, le film fait communiquer avec les profondeurs de l'inconscient humain, autrement dit, comme instrument d'agrandissement de soi, le cinéma est incomparablement plus riche. Vivement aux salles obscures!

Martial Bouchard

NOUVEAUTÉS

- Elvis et moi**
Priscilla Beaulieu Presley
Ramsay; 19,95 \$
- Londres**
Autrement; 30,95 \$
- Le palais des claques**
Pascal Bruckner
Points Virgule n° 43; 4,50 \$
- La révolution inconnue**
Voline
Belfond; 34,95 \$
- L'impureté**
Guy Scarpetta
Grasset; 34,00 \$
- Guide des solitudes**
Jean-François Six
Fayard; 19,95 \$
- Traité du rebelle**
Ernst Jünger
Points n° 183; 6,25 \$
- BCBG Le guide du bon chic bon genre**
Thierry Mantoux
Points n° A-74; 6,25 \$
- Histoire du secret médical**
Raymond Villey
Seghers; 22,35 \$

Ce qu'il faut lire est en

folio

Simone de Beauvoir
Le deuxième sexe I

Carlos Castaneda
Voir
Les enseignements d'un sorcier yaqui

Henri Laborit
Éloge de la fuite

aux éditions
GALLIMARD